

Blaise Ndala  
Dans le ventre  
du Congo





DANS LE VENTRE  
DU CONGO

DU MÊME AUTEUR

J'irai danser sur la tombe de Senghor

*L'Interligne, 2014*

*Vents d'ailleurs, 2019*

Sans capote ni kalachnikov

*Mémoire d'encrier, 2017*

*BLAISE NDALA*

DANS LE VENTRE  
DU CONGO

roman

*ÉDITIONS DU SEUIL*

*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX<sup>e</sup>*

ISBN 978-2-02-146099-5

© Éditions du Seuil, janvier 2021

Publié en accord avec l'Agence littéraire Astier-Pécher

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*À Anash et Suzanne  
mères totales  
épouses du Temps*



*Allez, Peuples ! emparez-vous de cette terre.  
Prenez-la. À qui ? À personne.  
Prenez cette terre à Dieu. Dieu donne la terre aux hommes,  
Dieu offre l'Afrique à l'Europe. Prenez-la.  
Où les rois apporteraient la guerre, apportez la concorde.*

Victor Hugo  
Discours prononcé à l'occasion du 31<sup>e</sup> anniversaire  
de l'abolition de l'esclavage, le 18 mai 1879

*Nous portons notre histoire avec nous.  
Nous sommes notre histoire.*

James Baldwin  
*Black English : A Dishonest Argument, 1980*

*Toi et moi, on a eu plus d'hiers que n'importe qui.  
On a besoin d'un peu de lendemains.*

Toni Morrison  
*Beloved, 1987*



**EXPO 58,  
TROIS MOIS AVANT**



Partout, en couleurs ou en noir et blanc, à droite sur la photo, c'était lui. Chaque fois que le commissaire général d'Expo 58, le baron Guido Martens De Neuberg, avait eu besoin qu'il lui prêtât sa voix de velours, sa silhouette athlétique et son sourire de publicitaire, Robert Dumont avait répondu présent. Peu importait le jour, le lieu, le sujet. Lui, l'un des argentiers les plus respectés de Belgique, homme à la mise soignée à la ville comme dans la campagne ardennaise où il se repliait pour échapper à la frénésie de la capitale, savait manier à merveille l'art du déminage.

Il en fut ainsi tant que le natif de Liège eut le loisir de tirer ses cartes et de peaufiner une stratégie.

À quarante-sept ans, il eût aimé préserver une réputation bâtie patiemment, tantôt dans le sillage des puissants, tantôt aux antipodes des lieux de pouvoir. Mais, avec le dossier le plus sensible dont venait d'hériter le nouveau gouvernement social-libéral, celui qui avait été catapulté sous-commissaire de l'exposition par le baron De Neuberg avait dressé l'inventaire des écueils. Dans la course à obstacles devenue un sport quotidien au sein du comité, Robert Dumont se sentait plus que jamais habité par une lancinante prémonition. La pression que ne cessait de subir

le duo qu'ils constituaient, le commissaire général et lui-même, allait bientôt devenir insoutenable.

Dès la première vague d'articles tempêtant contre le « style De Neuberg » et la « politique de l'autruche du baron face au risque d'un échec cuisant pour la Belgique », une évidence s'imposa. Il aurait dû se fier à son instinct qui lui avait soufflé dès le départ que le commissaire général avait fait du succès de l'Exposition universelle une affaire personnelle. La mère de toutes les batailles, celles que son ami de plus de trente ans livrait depuis toujours contre ses propres démons. Des batailles auxquelles étaient sacrifiés temps, sommeil et énergie, toutes choses que pouvaient observer ceux qui côtoyaient l'intéressé entre sa résidence privée à Uccle et la villa du Belvédère reçue de la Donation royale pour la durée de l'exposition.

Ce rendez-vous planétaire, Robert était l'un des rares à le savoir, serait pour Guido Martens De Neuberg le clap de fin avant de disparaître à jamais de la scène publique. D'Expo 58, l'heureux promu voulait faire un feu d'artifice à l'orée de la vie de collectionneur et de marchand d'art primitif qui serait bientôt la sienne, loin des feux de la rampe. « Qui sait, mon cher Robert, lui avait-il chuchoté, peut-être irai-je ouvrir une galerie sur les bords de la Tamise, comme me le suggère mon associé depuis le Congo. Mais si tu me demandes comment j'entrevois la sortie, l'ultime épilogue de cette longue marche à l'ombre du drapeau tricolore, je te dirai que ça sera forcément de l'ordre de l'inédit. Je compte marquer un grand coup dont les Belges se souviendront longtemps, puis tirer ma révérence. Je n'ai qu'une hâte : goûter enfin à la tranquillité que procure l'anonymat. »

\*

Tandis que janvier tirait à sa fin, le sous-commissaire était de plus en plus convaincu que, si l'ancien juge s'interdisait un combat sans merci contre ses nombreux détracteurs, c'était pour la simple et bonne raison que le « grand coup » était devenu sa raison de vivre. Une signature dont le royaume prendrait acte lorsque retentiraient les dernières salves du plus grand événement planétaire depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Arriverait alors ce jour où De Neuberg toiserait aussi bien les sceptiques soucieux du prestige national que certains concurrents d'hier, écartés par le roi, passés en embuscade par journalistes interposés. Ce moment où il prouverait à son père, cet homme qui lui avait tourné le dos alors qu'il n'était encore qu'un mioche braillant dans un couffin, que la bonne étoile qui avait remplacé le soleil de sa vie l'avait mené au pied de la consécration.

De son exil aux Amériques, Martens père apprendrait que le fils avait conféré au seul héritage qu'il lui avait laissé, ce patronyme qui autrefois faisait vibrer les salles d'audience du palais de justice de Bruxelles, un lustre à faire pâlir d'envie n'importe quel garçon de bonne famille. Dans Bruxelles parée de ses plus beaux atours, l'enfant miraculé serait le Belge par qui le royaume aurait ainsi regagné, après l'humiliation essuyée sous la conquête nazie, honneur et prestige aux yeux des nations civilisées. Ce serait là, prophétisait le commissaire général entre deux rasades de cognac, le premier pas sur le long chemin qui les conduirait, un jour, sur le front de la réconciliation. De cette réconciliation longtemps différée, il fixerait alors les conditions.

Rien n'était moins sûr, pensait Robert.

Parce qu'ils ignoraient tout du fol espoir tapi au fond de Guido Martens De Neuberg, de ce feu qui le consumait depuis la prime jeunesse, les femmes et les hommes qui croisaient son chemin ne voyaient qu'un seul versant de la montagne. Le versant à l'ombre duquel reposait, rempli de sa propre suffisance, « le baron Narcisse » – surnom que lui avait collé la presse francophone et que son ami reprenait à l'envi pour le titiller.

Le sous-commissaire savait surtout qu'en sollicitant ses services, le baron avait fait preuve de lucidité autant que de réalisme. Le temps leur avait permis, à l'un comme à l'autre, de prendre la mesure d'une loyauté qui n'avait d'égale que la confiance qu'ils se témoignaient mutuellement. Ayant suivi de près la brillante carrière de Robert dans le monde de la finance, Guido avait vu à l'œuvre les multiples talents du banquier-aux-nœuds-papillons, ainsi qu'on l'appelait dans le milieu. Ceux de négociateur et de communicateur n'étaient pas des moindres.

\*

Sous les lambris du palais royal, l'euphorie qui salua en novembre 1953 l'attribution du prestigieux événement à la Belgique avait fini par laisser place à la morosité.

Ce matin-là, devant un parterre de conseillers réunis dans le somptueux salon du Vase, le grand maréchal de la cour ne fit guère mystère de son exaspération : « Nous ne serons jamais prêts ! De Neuberg se paie la tête du roi et ça, je compte bien y mettre fin, figurez-vous. J'attends de lui des explications qui tranchent avec cette langue de bois que son alter ego sert aux journalistes d'un point de presse à l'autre. » L'éminence grise du roi était irritée par une série

de reportages d'où il ressortait, grosso modo, que les travaux sur le Parc des expositions accusaient un retard des plus inquiétants. Et comme si cela n'était pas assez désolant, la presse nationale affirmait dans une sidérante unanimité que la France, avec sa flèche longue de quatre-vingts mètres conçue par l'architecte Guillaume Gillet, coiffait le pays hôte sur le poteau.

Autour de la table, personne ne crut bon de relever que, pendant cinq ans, les gouvernements successifs avaient vendu l'Atomium de Bruxelles comme la huitième merveille du monde, au grand ravissement du roi Baudouin et de la reine Fabiola qui ne cachaient plus leur fébrilité.

Le grand maréchal de la cour ruminait sa rage. Il espérait aligner suffisamment d'arguments pour convaincre le chef de l'État, qui n'aurait à son tour aucun mal à faire comprendre au Premier ministre, Achille Van Acker, que le pouvoir exécutif avait misé sur le mauvais cheval. Le Limbourgeois, à qui le royaume avait confié la mission de faire du Heysel, dans le nord de la capitale, le centre du monde, n'était tout simplement pas le génie qu'ils avaient imaginé. Beaucoup trop de signes donnaient à penser que le baron se trouvait à la tête d'une bande d'amateurs qui avaient besoin d'un capitaine qui sache conduire à bon port le grand navire Expo 58. Si De Neuberg ne pouvait honorer la confiance que le Palais avait placée en lui, il ne resterait plus qu'à lui indiquer la sortie. À trois mois de l'ouverture officielle, le temps n'était plus à l'expectative.

\*

Dire que le commissaire général détestait le grand maréchal de la cour tiendrait de l'euphémisme. Guido Martens

De Neuberg ignora l'invitation à se présenter au palais. Il enjoignit son adjoint d'aller croiser le fer avec la garde rapprochée du roi Baudouin.

Méthodique, Robert Dumont jugea opportun de circonscrire ce qui commençait à prendre des allures de crise larvée. L'erreur serait de se tromper de cible, plaida-t-il. Le premier des conseillers du roi agissait dans les limites de son rôle qui se résumait à informer au mieux le chef de l'État. Comme souvent lorsqu'ils n'avaient pas grand-chose à servir à l'opinion, journalistes et chroniqueurs jouaient les Cassandre. Prêcher le faux pour susciter une réaction et ainsi obtenir le vrai. À défaut de la convaincre, c'est la presse qu'il fallait séduire. Or, le jeu de la séduction était un tango qui se dansait à deux. Certes, le retard était patent, mais de là à voir péril en la demeure, il y avait un gouffre que seule la désinformation comblait malencontreusement. Rassurer serait la mission prioritaire. En plus des mots, il y aurait la manière. Il y veillerait personnellement en réduisant au strict minimum les canaux de communication.

De l'optimisme plein les yeux mais sans aménité surjouée, il faudrait signifier qu'il y avait un pilote dans l'avion. Les journalistes s'acquittaient de leur devoir et le comité, tout en maintenant le cap sur le mandat qui lui avait été confié, ne demandait qu'à leur simplifier la vie. Nourrir reportages et éditoriaux du catastrophisme véhiculé par les médias étrangers servait à tout, sauf à rassurer les Belges. Les quelques cafouillages observés çà et là ne pouvaient justifier que l'on écrivît en lettres de feu la chronique d'une humiliation nationale annoncée. La Belgique en avait vu d'autres. Foi de sous-commissaire.

Ils en étaient à cette approche conciliante lorsque, dans son vaste bureau de la villa du Belvédère, le commissaire

général céda à l'un ces élans dont il avait le secret. Des envolées qui, trop souvent, avaient court-circuité les efforts du virtuose de la communication qui s'échinait semaine après semaine à protéger l'impétueux baron contre lui-même. « Je t'entends, je t'entends, Robert. N'empêche que la cerise sur le gâteau du succès, au soir du 19 octobre, j'y tiens avec une rage supérieure à celle qui habite ce larbin endimanché dont le seul rôle consiste à jouer les inspecteurs des travaux finis depuis le palais. Sais-tu quoi ? Tu vas le voir et tu lui dis clairement que nous ne sommes pas un ramassis de bras cassés. Et si monsieur le grand maréchal de mes latrines te traite mal, tu mets les voiles et tu reviens au quartier général. Ça sera moi, Guido Martens De Neuberg, anobli après avoir tenu tête à la Wehrmacht pendant deux cent six jours de captivité, qui irai parler au roi en personne. Assez, c'est assez ! »

\*

Le mal qui rongait le baron n'avait rien à voir avec la colère. Pas davantage avec la suffisance. C'était quelque chose de bien plus banal : l'homme voulait être aimé. Robert doutait cependant que tout l'amour que puisse lui témoigner la Belgique suffise à contenter celui qui, après une carrière fulgurante dans la magistrature, avait, à la surprise générale, troqué la toge contre le treillis militaire, puis enchaîné les portefeuilles ministériels après la Libération. Le mal avait un seul et unique visage : le père soufflé par quatre décennies de silence, celui qu'il avait surnommé « le grand déserteur ».

Il n'irait pas au palais.

« Devrais-je le gratifier d'un alibi, cet empêcheur de tourner en rond ? Alors ça sera la grippe. Voilà. C'est la saison, inutile de chercher midi à quatorze heures. Je te laisse y aller, pendant que je me penche sur ce que raconte mon associé depuis sa villa de Léopoldville. Entre deux visites de chantier, il faudrait que je tranche lesquels des masques en bois rare du Kasai ou des statues en laiton du Katanga devraient nous occuper en premier. Ma parole ! Je serais en train de gérer l'une des plus grandes galeries de Londres si je savais distinguer une flèche de Pygmée d'un sceptre de roi lunda, kuba ou de je ne sais quelle tribu congolaise ! Ah, ces grands seigneurs des tropiques ! Bref, je m'égare, Robert, je m'égare. Je te laisse gagner le palais. Tu devrais très bien t'en sortir... Enfin, comme d'habitude. »

\*

Face au duo constitué par le grand maréchal de la cour et le maître de cérémonie, Robert Dumont convoqua en vain l'assurance des grands jours.

Le sous-commissaire se souvint que l'une des méthodes éprouvées pour couvrir l'impréparation consistait à noyer son auditoire dans un flot d'informations se prêtant peu ou prou à une contre-vérification instantanée. Si on y mettait suffisamment d'entrain, la partie était gagnée. Ainsi énonça-t-il, après avoir dressé sur la table la maquette préparée avec soin par sa secrétaire, que la construction de l'Atomium était « ni plus ni moins un miracle de la science et de la technologie ». Il ânonna ce qu'il avait entendu la veille dans un reportage qui donnait la parole aux frères Polak, les deux architectes du monument atypique au cœur de tous les fantasmes. En effet, de Dreef au nord à Torgny dans le

sud, de La Panne à l'ouest jusqu'au hameau de Krewinkel dans l'extrême est de la Wallonie, il n'y avait pas de Belge qui n'ait entendu à la radio, au bar-tabac ou chez le boucher du coin les trois syllabes magiques : a-to-mium.

Il s'entendit bafouiller, se perdit dans les chiffres notés vaille que vaille, finit par retrouver le bon papier qui s'était glissé entre deux communiqués de presse. Il précisa que, sur les neuf sphères que comprendrait le chef-d'œuvre en devenir, six seraient accessibles au public, chacune comportant deux étages principaux et un plancher inférieur réservé au service. Quant au tube central, il abriterait l'ascenseur le plus rapide du monde avec une vitesse de cinq mètres par seconde. Les ateliers de constructions métalliques de Jambes dans les faubourgs de Namur venaient de recevoir une commande en vue de fournir la structure de trois boules moyennes et supérieures. Le retard occasionné par un fournisseur étranger défaillant serait ainsi rattrapé dans la quinzaine. La même approche était adoptée pour d'autres travaux importants.

« Là où l'éditorialiste du *Volksgazet* voit un navire à la dérive, enchaîna-t-il, je vois aligné derrière le commissaire général De Neuberg un équipage soudé par une volonté à toute épreuve. Je vois des hommes capables de redresser la barre chaque fois que les aléas d'un projet de cette envergure le commandent. Pas un seul parmi nous ne pense être issu de la cuisse de Jupiter, mais nous sommes là pour démontrer que le mot "impossible" n'a de signification dans aucune de nos langues nationales. J'ai reçu mandat d'assurer le roi et la reine que c'est exactement ce que constateront, le matin du 17 avril, l'ensemble de nos compatriotes. Et si nos voisins d'outre-Quévrain veulent nous

humilier comme croient le savoir les chroniqueurs du nord du pays... ma foi, il leur faudrait déplacer la tour Eiffel. »

D'autres chiffres suivirent, sans l'ombre d'une erreur.

Le visiteur reprenait du poil de la bête lorsque le grand maréchal de la cour s'aventura sur un terrain particulièrement glissant. Il s'agissait d'un des rares sujets où subsistaient des divergences entre lui-même et son supérieur. Le genre de détail qu'il eût aimé régler dans un dialogue franc avec le commissaire général avant d'avoir à en débattre avec les hommes du palais.

– Monsieur Dumont, surtout ne vous gênez pas si vous n'avez pas de réponses bien précises à mes dernières questions. Ceci n'est pas un examen et vous ne risquez pas d'être recalé pour quoi que ce soit. Dites-nous... Ce « village congolais » qui aura son propre pavillon au Heysel, comment le voyez-vous ?

– L'idée ne vient pas de notre comité, monsieur le...

– Je sais bien qu'elle ne vient pas de vous, monsieur Dumont. Nous avons déjà entendu le ministre des Colonies à ce sujet. Mais c'est quand même vous qui allez lui donner vie, à ce village, à moins que je ne me trompe ?

– Eh bien... Ça sera en quelque sorte une reconstitution d'un village congolais, mais dans un pavillon.

– Bien sûr, dans un pavillon. Bien sûr. Ça se passe à Expo 58, difficile de le placer dans une pirogue voguant sur le fleuve Congo. Mais est-ce que vous allez... Que dis-je, allons-nous faire comme à Tervuren en 1897 ?

– Oh non, cent fois non, monsieur. Vous devez rassurer le roi. Nous ne reproduirons en aucune façon le village de 1897. Nous sommes au xx<sup>e</sup> siècle.

– Bien sûr que nous sommes au xx<sup>e</sup> siècle, monsieur Dumont. Qu'est-ce que je suis bête ! Bien... Qu'allons-nous

faire de différent, au xx<sup>e</sup> siècle, monsieur le sous-commissaire ? Comment le comité piloté par le baron Guido Martens De Neuberg, lequel, croit savoir le roi, est composé des meilleurs experts que compte ce pays, va-t-il aider la Belgique à faire les choses différemment ?

Robert Dumont sentit ses muscles du ventre se contracter. Il déglutit. Sous la grande table en acajou, dans un tic qui trahissait chez lui une extrême nervosité, il se mit à remuer les jambes dans un mouvement frénétique qui faisait se rapprocher ses deux genoux sans qu'ils se touchent. La cadence qui échappa à l'attention de ses interlocuteurs semblait répondre à la marche de la grande aiguille de l'horloge, dont le tintement sec et régulier grignotait dans le quart d'heure qui les séparait de la fin de la réunion.

\*

Lorsqu'il s'était vu proposer de rejoindre Expo 58, le banquier s'était dit une seule chose : c'était le genre de défi qui ne vous narguait pas deux fois l'espace d'une vie. En aucun moment il n'avait pensé au dossier congolais. Certes le fait colonial faisait partie intégrante de la réalité nationale. La Belgique, cela allait de soi, ne pouvait accueillir la énième exposition internationale de sa brève existence sans montrer une nouvelle fois au reste du monde les succès de son œuvre civilisatrice en Afrique centrale et plus particulièrement dans sa « colonie modèle ». Mais on n'était ni en 1894 ni en 1897, cette époque où le roi Léopold II gérait seul le bien nommé État indépendant du Congo. Un immense territoire qu'il avait réussi, tel un prestidigitateur au sommet de son art, à préserver de la voracité des Français et des Britanniques, lors de la conférence de Berlin

de 1885. On n'était pas davantage en 1935, année de la plus récente Exposition universelle abritée par le royaume, dans cet entre-deux-guerres peu avare de promesses, mais si loin de la tournure qu'avait prise le fait colonial au sortir de la guerre.

Depuis la défaite des nazis et de leurs alliés, de la taïga russe aux rives du Mississippi en passant par la vallée du Rift, le monde négociait un tournant auquel la petite Belgique se devait d'être attentive. Entre la figure mythique du défunt « roi bâtisseur » et celle de son jeune successeur Baudouin I<sup>er</sup>, il y avait un monde.

\*

– Le baron et tout le comité travaillent d'arrache-pied pour faire les choses de la manière la plus intelligente possible. De cela, je peux vous assurer.

– Donc le « village congolais » d'Expo 58 est pensé de manière que notre œuvre en faveur des indigènes soit présentée à la communauté des nations comme ce qu'elle a toujours été : la marque d'une civilisation rayonnante qui apporte sa lumière à des peuples en marche vers le progrès. C'est bien comme cela que le baron De Neuberg et son comité voient les choses, monsieur Dumont ?

– Le baron De Neuberg, monsieur le grand maréchal de la cour, prend au sérieux le mandat que le Palais et le gouvernement ont bien voulu lui confier. Au sein du comité, nous continuons à travailler, sur la question des colonies et sur d'autres questions tout aussi importantes, avec intelligence et patriotisme.

– J'ai l'impression d'entendre parler un politicien en campagne électorale, mais le plus fidèle d'entre les

lieutenants de notre baron bien-aimé est bien dans son rôle, n'est-ce pas ? Bref. Ma dernière question est la suivante : puisque nous ne faisons pas les choses comme au siècle dernier, comptez-vous faire venir les futurs villageois du fond des campagnes congolaises ?

Sur ce point, Robert Dumont avait la bonne information. Il la livra sans bafouiller. Il ne serait pas nécessaire de faire transporter par bateau ou par avion des Africains tout droit sortis de la forêt équatoriale ou de quelque savane isolée. Le ministère des Colonies avait sous la main trois étudiants et deux étudiantes qui avaient lamentablement échoué dans leurs cursus d'études. On hésitait entre les rediriger vers d'autres filières ou les renvoyer dans la colonie où ils iraient grossir les rangs des agitateurs qui rêvaient d'autodétermination et d'autres joyusetés à la mode sur les rives du fleuve Congo. Sous l'instigation du cabinet du ministre de l'Intérieur, les cinq avaient été approchés. Un marché leur avait été proposé : jouer les figurants au sein du pavillon en échange d'une somme d'argent et de la garantie de rester en métropole. Dans cette dernière hypothèse, ils pourraient, si tel était leur désir, entreprendre d'autres études.

– Et ce marché a débouché sur quoi, monsieur le sous-commissaire ?

– Sur les cinq, trois ont signé un contrat en bonne et due forme. Deux hommes et une femme. Le groupe bénéficiera d'un encadrement qui sera assuré par des spécialistes triés sur le volet. Il s'agit de fins connaisseurs des rouages du divertissement de masse qui ont roulé leur bosse d'un bout à l'autre de l'Europe. Ceux qui s'appêtent à travailler avec nous sont crédités de pas moins de quatre-vingt-sept spectacles impliquant en tout – laissez-moi vérifier...

- Mais je vous en prie, monsieur.
- ... impliquant trois cent treize indigènes issus des quatre coins de l’Afrique, de l’embouchure du Sénégal aux îles de l’océan Indien.
- Je préfère les juger sur pièce. Qu’en est-il des deux étudiants réfractaires ?
- Ils devront être renvoyés vers leur terre d’origine. Enfin, c’est ce que le ministère semble avoir décidé.
- Bien, bien. Trois Nègres pour un « village congolais ». Si c’est tout ce que vous nous promettez, c’est bien maigre, monsieur le sous-commissaire.
- Oui, c’est maigre, monsieur le grand maréchal de la cour. Nous allons continuer à y travailler.
- Avez-vous un chiffre ? Un nombre magique ? s’enquit le maître de cérémonie qui s’était tenu en retrait depuis le début de la discussion.
- Le comité table sur un minimum de dix Congolais, monsieur. Nous voudrions exhiber cinq ou six Nègres en bonne santé, robustes, habiles de leurs mains, qui sachent chanter et danser, et autant de Nègresses bien en chair qui soient tout aussi douées. Si nous pouvions mettre la main sur un ou deux enfants de moins de huit ans d’ici la date butoir du 1<sup>er</sup> avril, l’affaire serait considérée comme réglée.

\*

Robert Dumont quitta le palais sur les coups de 11 heures. Une drache, une vraie, servie par des rafales d’une puissance inhabituelle, s’était abattue sur la capitale. Au volant de sa Renault Frégate bleu marine, le communicateur hors pair tant adulé emportait chez lui le sentiment d’avoir livré la prestation la plus lamentable de toute

sa vie publique. Davantage que ses trous de mémoire, il se reprochait de n'avoir pas évoqué, ne serait-ce que du bout des lèvres, l'idée qu'il avait soumise au commissaire général et que ce dernier avait promis d'étudier : celle d'un village inhabité. Cela lui aurait permis de jeter une sonde dans l'entourage rapproché du roi. Il lui serait alors plus facile de déployer son propre plan ou de le réviser en connaissance de cause.

Pas de quoi se vanter auprès de Geneviève, son épouse qui lui avait souvent conseillé de se méfier des engagements que l'on prenait sous l'empire de l'émotion ou au mépris de son intime conviction. Se rappelant qu'il devait rejoindre sa douce moitié à l'hôpital Brugmann où elle avait rendez-vous avec son gynécologue, il changea de direction et s'engagea sur le boulevard du Jardin botanique.

En passant devant le chantier du Centre international Rogier, il ne put s'empêcher de penser encore une fois au « baron Narcisse », ce cher Guido qui lui avait servi la coupe amère qu'il sirotait à son corps défendant. Exposé quotidiennement aux tourments intérieurs du commissaire général, Robert reconnaissait volontiers son incapacité à désamorcer le conflit que son allié entretenait avec le fantôme du père, conflit qui déteignait de plus en plus sur la gestion des affaires du comité.

Négociant un virage d'une main, s'emparant de l'autre d'une photo de Bénédicte, sa fille de deux ans dont le baron était le parrain, il se demanda dans quelle mesure lui-même avait jamais été un père modèle. Si, au fil d'une carrière aussi chronophage que la sienne, la présence physique suffisait à l'harmonie du foyer. Au sujet de l'enfant qui allait naître quelques semaines à peine après la clôture de l'Exposition universelle – un enfant dont il priait pour que

ce fût un garçon –, un scénario inspiré par ce qu'il savait de l'adolescence chaotique de Guido effleura son esprit. Et si l'adulte que deviendrait ce fils qu'il espérait tant, plutôt que de porter fièrement son nom, s'adressait à un juge pour officialiser une identité de substitution ?

Arraché à ses sombres pensées par le klaxonnement intempestif d'une voiture qui s'était placée dans son angle mort, il se dit qu'entre le chantier de l'Atomium et le « village congolais », il avait déjà trop de soucis pour s'en inventer de nouveaux.

En franchissant le grand portail de l'hôpital Brugmann l'après-midi du 17 janvier, Robert Dumont, sous-commissaire d'Expo 58 et banquier de renom à la ville, était loin de se douter de ce dont l'avenir allait accoucher. À quatre décennies d'intervalle, lui-même et le fils que s'apprêtait à lui donner la femme de sa vie croiseraient dans Bruxelles deux Africaines aux origines obscures qui bouleverseraient à tout jamais le cours de leur existence.

# PREMIÈRE PARTIE



# 1

Il était beau. Divin. Sulfureux. Le jour, il sentait la mort. La nuit, il était tourbillon des essences les plus euphorisantes qui puissent se trouver en forêt kuba. L'amour de ma vie. L'homme de ma perte.

L'approcher ou, pire, le laisser m'approcher, c'était se brûler. Mais, lorsque l'on est papillon qui se laisse bercer par la mélodie de ses propres battements d'ailes dans les nuits humides du Kasai, on ne vit que pour se brûler. On ne respire que pour voler vers les flammes de l'interdit. On vient au monde pour troubler la paix des siens. Quitte à en payer le prix.

Finir poussière.

Non sous la terre argileuse du grand cimetière de la forêt où reposent tes ancêtres, fondateurs du royaume kuba, mais sous les lichens froids de Laeken.

Bruxelles.

Cœur palpitant de la terre du conquérant sur laquelle s'étire un ciel sans cesse constipé. Un ciel gris de honte ou d'orgueil, je n'ai guère eu le temps de chercher – tout est allé si vite.

Bruxelles.

Terre qui m'a accueillie sous une nuit glaciale, à quelques jours de l'ouverture de l'Exposition universelle, il y a de cela quarante-cinq ans, avant de m'offrir ses entrailles comme refuge éternel.

Princesse happée par le piège du désir illicite pour finir chair à badauds. Au cœur d'un « village congolais » où le Pygmée se découvrait l'égal du Nègre, tandis que le maître traitait sa femme comme un enfant sans volonté ni jugement, cette même femme qu'au Congo belge le Nègre plaçait sur un piédestal.

Princesse jusqu'au bout de l'indicible.

\*

Pour que tu comprennes bien, Nyota ma nièce, fille cadette de mon frère, il faudrait que je revienne à la genèse. D'abord à notre destin commun qui n'a d'ordinaire que l'anonymat qui nous sert de cache-misère dans ce pays où tes pas ont suivi les miens. Ensuite, aux grandes figures patriarcales à l'origine de ma déchéance, ces hommes singuliers pour qui je conserve malgré tout le respect qu'imposent nos traditions séculaires. Après, et après seulement, je m'épancherai sur l'irruption du seul homme que j'ai aimé de mon vivant, ainsi que sur les faits et gestes de ceux qui ont tiré profit de son long silence – oui, je te parlerai de ces êtres fuyants dont tu as pu entendre certaines confessions au cours des derniers jours, des paroles qui t'ont ouvert un chemin jusqu'à moi.

Parlant de chemin, te voilà persuadée en ton for intérieur que c'est le plus heureux des hasards qui a placé sur le tien l'ami qui t'a conduite ce dimanche matin au cimetière de Laeken. Mais ce complice nommé « hasard » aurait-il pu

faire en sorte que le père de ton ami, autrefois surnommé le banquier-aux-nœuds-papillons, cet homme à qui la vie refusa si peu de choses dans sa Belgique natale, côtoie dans ce havre du silence une parfaite inconnue venue des savanes du centre du Congo ?

Ce serait attribuer un pouvoir sans limite à la providence, ma nièce.

Tu es venue jusqu'ici parce que dans la marche du soleil et le galop du temps qui fuit, le moment est arrivé pour toi de savoir que tu n'es pas une fille du Congo comme les autres. Tu es Nyota, « l'étoile à qui le fleuve demande son chemin », selon le vieux dicton connu de ton peuple. Tu es ma Ndoyi, autrement dit celle qui porte le nom qui me fut donné à la naissance – ainsi en avait décidé ton père qui voulut me garder au plus près de lui, perpétuant une pratique aussi vieille que la dynastie dont toi et moi sommes les figures de l'ombre.

Te voilà donc en présence de ta tante Tshala Nyota Moelo, princesse d'un exil dont on chercherait en vain le présage dans les songes de feu ma mère, du temps où elle attendait impatiemment la venue au monde de sa première fille. Quand je t'aurai ramenée à la racine du drame, après t'avoir fait traverser vallons, plaines, ruisseaux, rivières, jusqu'aux mers que mon âme a enjambées avant que je me fonde dans les ténèbres de la Belgique, alors tu pourras redresser ton dos.

Affronter ta vraie destinée.

Tu pourras te délester du lourd fardeau qui pèse sur tes épaules, celui que l'oracle avait réservé à toutes les Nyota de la dynastie qui t'a portée. Un oracle entendu bien avant que n'existât le territoire que Léopold II allait baptiser État indépendant du Congo.

\*

Nous voilà à quelques jets de pierre de la crypte où reposent les rois qui lièrent autrefois notre sort à leurs fantômes dont le sens véritable continue à nous échapper. Tandis que tu tournes le dos à l'église royale Notre-Dame de Laeken, je te suggère de rester un bon moment devant cette pierre qui me sert de dernière retraite et où tu as pu lire : *Tshala N. Moelo. Née à Mushenge, Congo belge, le 13 janvier 1939. Décédée à Bruxelles le 18 mai 1958.*

Je sais que tu n'entendras pas mon récit d'outre-tombe, mais ce n'est pas cela le plus important. Dans la tradition kuba, lorsqu'un disparu sort du silence pour s'adresser à un parent resté au milieu de ceux qui marchent le nez pointé vers le sol, l'essentiel n'est pas de se faire entendre. Dans ce qui pourrait passer pour un soliloque, le but véritable, ma nièce, est de délivrer la parole qui défait les nœuds, brise les chaînes et éclaire la route du marcheur. Alors, prends ton mal en patience pendant que ton ami se recueille devant la mémoire de son défunt père. Laisse-moi te parler. Parce qu'il n'y a que le pouvoir de la parole pour recoudre la camisole de l'honneur perdu sous le regard scrutateur des gardiens de la mémoire.

\*

D'abord l'offensé. Avec un peu de chance, mon amour pour le Blanc eût été somme toute banal sans l'ombre écrasante de l'offensé : mon père.

Kena Kwete III, de son nom dynastique.

Il était puissant. Il était loi. La sienne propre. Des rives du Kasai aux plateaux du Sankuru, son sceptre, de l'éclat de l'ivoire d'où il était tiré, dressait la frontière entre le licite et l'abomination. La soumission et la conjuration. Sa voix, concert des métaux qui brise les forteresses de la lâcheté et envoie les fauves se terrer dans l'ombre, ne s'élevait au milieu de ses sujets que pour deux impératifs : bénir ou anéantir. Craint ? Cela aurait pu lui suffire. Mais il en fallait plus.

Il n'était pas de ces potentats qui envoient leurs officiers croiser le fer avec l'ennemi pendant qu'eux-mêmes font bonne chère à l'ombre des palais. Il avait, dès lors, gagné le respect du plus redouté de ses généraux. Tous les hommes l'avaient vu monter au champ d'honneur. Le front haut. Le buste bardé de cauris. Un javelot dans une main, un arc dans l'autre, un carquois débordant de flèches en bandoulière. Sous les psaumes et comptines de nos pleureuses revêtues de leurs plus beaux atours.

Partir, vaincre, revenir.

Sous les turlutaines du chœur sacré du sang des guerriers – ainsi appelions-nous le chœur des veuves et orphelines de Mushenge, la capitale du royaume.

\*

Deux hommes ont fait de mon père la légende vivante qu'il est devenu. Les connaître t'aidera à comprendre pourquoi le roi Kena Kwete III portait au fond de ses tripes le feu qui m'a consumée à l'orée de ma vie d'adulte. Tu sauras pourquoi être sa fille pour moi et sa petite-fille dans ton cas n'est pas le meilleur cadeau que la vie nous ait réservé à l'une comme à l'autre.

En remontant aux premiers jours de la dynastie des Nyimi<sup>1</sup>, je te dirai que les braises ardentes que charriait le sang de mon père lui avaient été transmises par nul autre que le roi Woto, fondateur du royaume kuba, le plus illustre et le plus célébré de nos ancêtres.

Il te faut connaître cet aïeul venu de l'extrême ouest avec force serviteurs, épouses et progéniture, qu'un roi imbu de sa toute-puissance avait défié sur les bords de la Sankuru. Le monarque lui avait lancé, à l'aïeul, ainsi qu'à ses compagnons d'errance, les mots suivants, après qu'ils eurent écumé savanes et forêts en quête de quelque royauté chancelante à soumettre : « Votre longue procession ne m'impressionne nullement, étrangers. S'il y a un seul homme parmi vous, qu'il traverse donc la rivière. Qu'il vienne jusqu'à cette roche sur laquelle j'ai posé mon pied. Qu'il pose sa main dessus, se saisisse d'une serpe et s'ampute l'index d'un seul coup, en me fixant dans le blanc des yeux. Alors je me soumettrai à lui. Assurément je lui céderai mon trône comme un chien se lève à l'approche de son maître. Je le hisserai aux commandes de cette armée que j'ai levée d'entre les baroudeurs des six tribus du Sankuru. C'est ma parole, la seule que j'aie, que je donne ici et maintenant devant les vivants et les disparus. »

Défi lancé sans atermoiements à la virilité des hommes.

Défi que Woto avait relevé. Notre aïeul payait ainsi dans le sang l'insigne privilège d'incarner le premier des cent vingt et un rois bakuba appelés à réaliser l'oracle que les marcheurs connaissaient par cœur, tant il avait rythmé chacune de leurs foulées vers l'inconnu. Oracle livré là-bas, sur les bords de l'océan d'où nos ancêtres partirent jadis

1. Roi(s), chez le peuple kuba.

vers le royaume ami du Portugal, de ces mêmes plaines d'où leurs descendants migrèrent vers l'est jusqu'à atteindre le cours inférieur du fleuve Kasai, déterminés à ressusciter la magnificence d'antan, convaincus qu'éternels étaient les peuples vaillants, simulacre leur décadence.

Par ce sacrifice fondateur, le premier de la dynastie transmettait à ses successeurs, mon père Kena Kwete III compris, le devoir sacré de se hisser au faite de l'honneur et de s'y maintenir quel qu'en fût le prix.

\*

La deuxième figure patriarcale qui fit de mon père à la fois le mâle intraitable et le monarque redouté dont la réputation finit par traverser les fleuves n'est autre que ce grand patriarche qui allait lui céder le trône, son père le roi Mingashang Kwete II.

Toi qui es sortie diplômée de ton école de Kinshasa en sachant presque tout des batailles remportées par force royautés étrangères, toi que mon frère envoie au pays de nos maîtres d'hier décrocher ce grand diplôme universitaire qui le fait tant rêver, il te faut connaître Mingashang Kwete II, un homme dont la bravoure aveugla ses contemporains à la faveur d'un événement des plus mémorables dans l'épopée des Nyimi.

Faisons donc, Nyota ma nièce, un grand bond en arrière. Non pas derrière quelque mythe poussiéreux, mais bien dans la vérité entourant un événement survenu en l'an 1899.

Cette année-là, alors que mon grand-père Mingashang Kwete II venait à peine d'accéder au trône, le commandant de Luluabourg, la capitale de la province du Kasai, Dufour de son nom, proclama un édit. C'était une ordonnance comme

L'auteur remercie le Conseil des arts de l'Ontario  
pour son soutien à cette création.